

— Tous, vous déplorez les maux qui Nous affligent dans cette situation pénible que nous subissons plutôt que de renoncer à des droits sacrés et à l'indépendance qui nous est nécessaire pour le libre exercice, à travers le monde, de Notre ministère apostolique.

Dans ces derniers temps, comme vous avez pu le constater vous-mêmes, un nouveau sujet d'amertume s'ajoute à Nos douleurs. Sous Nos yeux, dans cette Ville Sainte, qui devrait être le centre respecté de la catholicité, il est permis à des sociétés de propagande religieuse, de profiter des tristes conditions économiques du pays pour corrompre la foi de Nos enfants, et cela, au nom du faux principe du jugement privé, qui affectent pourtant de laisser à chacun le droit d'interpréter à sa façon la doctrine du Christ.

Vous avez raison de protester contre cet état de choses, qui vous fait mieux comprendre les circonstances douloureuses dans lesquelles Nous avons vécu pendant les vingt-trois années de Notre Pontificat.

Mais au milieu de Nos tristesses, Dieu Nous ménage des consolations et votre présence ici, chers fils, en est une bien grande qui en ce moment vient réjouir Notre cœur. L'Histoire nous dit qu'autrefois saint Philippe de Neri, l'aimable apôtre de Rome, quand il voyait passer devant lui les jeunes missionnaires de la Grande-Bretagne qui se préparaient à rentrer dans leur pays pour prêcher et défendre la foi catholique au prix de leur sang, avait l'habitude de les saluer avec une admiration mêlée à la tristesse et leur adressait ces mots : *Salvete flores Martyrum.*

Chers fils, Nous n'avons pas à vous faire cette salutation aujourd'hui, car ces temps funestes sont passés et votre foi n'a plus à affronter la persécution. Sous le sceptre de votre gracieuse souveraine, dont Nous avons